Développement durable et territoires

Économie, géographie, politique, droit, sociologie

Vol. 4, n°2 | Juillet 2013

Santé et environnement

Marc Berdet, *Fantasmagories du capital. L'Invention de la ville marchandise*, Editions La Découverte, Paris, 2013

Anahita Grisoni

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/9871>

DOI : 10.4000/developpementdurable.9871

ISSN : 1772-9971

Éditeur

Association DD&T

Référence électronique

Anahita Grisoni, « Marc Berdet, *Fantasmagories du capital. L'Invention de la ville marchandise*, Editions La Découverte, Paris, 2013 », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 4, n°2 | Juillet 2013, mis en ligne le 19 juillet 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/9871> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.9871>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Développement Durable et Territoires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Marc Berdet, *Fantasmagories du capital. L'Invention de la ville marchandise*, Editions La Découverte, Paris, 2013

Anahita Grisoni

- 1 Dans cet ouvrage au titre énigmatique, Marc Berdet propose une véritable géographie du capital en l'abordant par les espaces rêvés et vécus, variant dans leurs fonctions et leur situation, mais reliés dans un même récit par le cours historique d'un mode de

production. Ces espaces sont rendus interdépendants par une relation de réciprocité : d'un côté, les modèles circulent d'une extrémité à l'autre de la planète ; de l'autre, on retrouve dans un même lieu une concentration des imaginaires territoriaux agissant comme une réduction du monde. Dans ce contexte, la fantasmagorie apparaît comme un élément isolé, dénudé de ses aspects marchands, confiné dans ses atours oniriques, et dont la forme architecturale serait à la fois le réceptacle et la matrice. La narration d'une manifestation particulière de cette idéologie, incarnée dans des lieux, est également l'occasion d'un voyage dans les genres et les auteurs, dans lequel le sociologue convoque entre autres Charles Fourier, Karl Marx et Walter Benjamin¹. Après l'irruption fracassante du « *mall of America* » - le plus symbolique d'entre ces lieux du capital- en introduction, le livre se présente comme une « *sorte de visite guidée, à la fois promenade urbaine et voyage dans le temps* » (p. 9) : le lecteur explore les territoires, des romans noirs aux galeries du Palais-Royal, des cafés de la Révolution aux passages, des grands magasins aux expositions universelles, de Disneyland aux malls du 20^{ème} siècle, pour finir enfin à Las Vegas.

- 2 Espaces matériels ou territoires d'expression artistique, enfermés entre quatre murs, les lieux des fantasmagories constituent le reflet des environnements urbains. Reproducteurs de natures exotiques juxtaposées aux ambiances des villes, de fractures sociales s'entrechoquant à l'injonction d'une homogénéité dans la consommation, ce livre interroge le principe du développement à l'aune des espaces qu'il produit. D'où, sous-jacente, la tentative de donner corps à la postmodernité à partir de l'éclectisme des territoires qui la composent : description des ambiances, relevés de matériaux, analyse de la structure, dont le *mall of America* n'est qu'un premier exemple : « *Seule la galerie nord (North Garden) est sinueuse. Sous un toit transparent, le badaud passe de balcons fleuris en treillages en bois, de ponts suspendus en terrasses. La galerie sud (South Avenue) rappelle un luxueux boulevard typique d'une grande ville d'aujourd'hui. L'avenue est (East Broadway) fait miroiter les néons de la métropole du futur. Enfin, sous les toits de la gare ferroviaire de West Market fourmillent des voitures à bras, des marchés divers et des vendeurs à la crie.* » (p. 7).
- 3 Au-delà de la forme, Marc Berdet se glisse sur les terrains conceptuels de la géographie et de l'architecture pour élaborer des instruments de description de l'espace préhensibles par la sociologie. Les matériaux d'enquête sont d'abord sensoriels, relatant l'expérience du sujet imbibé de cette promenade urbaine. Sensoriels aussi de par la poésie de certains textes choisis et de l'écriture fluide de cet ouvrage à la structure délibérément légère. Pourtant, l'exhaustivité et la justesse l'emportent dans les extraits sélectionnés, et si bien renseignés que l'on voit parfois se confondre la page et le pavé.
- 4 Au-delà de cette mise en abîme des espaces comme lieux de production des pratiques et des imaginaires, la trame du livre se construit sur une suite de récits chronotopiques² : les histoires nationales, réunies par le capital, sont prises dans un moment décisif, sur fond de vie quotidienne. Loin d'être projective, l'utopie est ici inversée : elle commence par le lieu, et finit par le blâme. Les fantasmagories interprétées par Marc Berdet auraient pour fonction de dissimuler la nature du capital ; reprenant Benjamin, l'auteur affirme : « *la fantasmagorie réalise l'image que la société se fait d'elle-même pour nier ce qui fait son essence : la production marchande. Par le détour du mythe et du sacré, les hommes doivent adorer la marchandise sans savoir qu'à travers elle c'est la société elle-même qu'ils doivent adorer* » (p. 176). La narration des lieux se pose comme une critique du capital,

dont elle entend démystifier « la part d'utopie » et, reprenant Adorno, « l'injonction à la jouissance ». L'introduction finit ainsi, ouvrant la voie à une confrontation entre les prospecteurs de la fantasmagorie, ceux qui la contournent, ceux qui la détournent : « *Les fantasmagories du capital transforment l'environnement bâti en images de rêve destinées à la foule. Ceux qui construisent ces espaces espèrent bénéficier des hallucinations collectives ainsi engendrées, mais cette magie peut aussi leur échapper...* » (p. 10).

- 5 La première partie s'attache à décrire les sources d'inspiration de ces fantasmagories à l'époque pré-moderne. Au premier chapitre c'est le *fantascope*³ qui est invoqué, parsemant sa magie sur les cendres encore tièdes de la Révolution française. La fantasmagorie s'exprime ici par l'ambivalence des sentiments suscités chez les spectateurs, partagés entre « la fascination pour l'utopie » et la « volonté de ne pas y croire » (p. 17-18). La volonté du public de ramener à la vie, par l'intermédiaire de cet objet et pour un bref instant, les héros de la Révolution, fait glisser le lecteur vers une réflexion sur la relation intrinsèque entre fantasmagorie et idéologie, reliées non pas tant par la part de mystère qui les accompagne que par les mythes que l'une et l'autre tendent à édifier : « *Nous avons vu que la fantasmagorie renvoyait à un dispositif que le spectateur ne doit pas deviner. En cela, elle se rapproche du fonctionnement de l'idéologie. Marx comprend cette dernière comme une chambre noire, faisant référence à la camera obscura des peintres de la Renaissance* » (p. 19). Lieux du capitalisme tout comme de sa critique, les fantasmagories se faufilent dans des ouvrages anglais, où on lit entre les lignes l'anticléricalisme et la remise en question des pouvoirs, dans des romans noirs, où les victimes se transforment en bourreaux, et jusque dans le surréalisme.
- 6 Les fantasmagories modernes, sujet de la deuxième partie, tissent de manière encore plus étroite les fils entremêlés des utopies sociales et ceux du capital, en commençant par une description minutieuse des merveilles du Palais-Royal, épicerie des ébullitions révolutionnaires. Ici, les références, égrenées sous forme d'extraits, font corps avec la pensée de l'auteur : les galeries parisiennes sont racontées par Fourier, qui y trouvera une source d'inspiration pour ses phalanstères. Le foyer se rallume en 1830, et le Palais-Royal deviendra alors « le premier espace public ». Plus loin, c'est toute la ville de Paris qui sera évoquée comme le théâtre d'une fantasmagorie haussmannienne et autoritaire, comme une « valeur d'échange » fondée sur des « voies stratégiques », qui seront justement celles que contourneront les Insurgés de la Commune pour reformer des barricades. Les foudres de la répression obligent à céder le pas au style hellénisant des passages, aux « espaces paradisiaques, coupés des questions d'argent » (p. 67) des grands magasins dans lesquels la fantasmagorie capitaliste l'emporte. Derrière ces apparences d'un « théâtre, un musée ou un temple » (p. 68), le mode de consommation détermine avant tout l'appartenance à une classe sociale : « *Pour accéder au statut de bourgeois, il faut consommer bourgeois et, grâce aux nouveaux grands magasins, cela ne coûte pas si cher* » (p. 70). Mais c'est l'histoire du Crystal Palace à Londres qui expose le plus crûment les fractures sociales d'une société qui se réfugie derrière les paravents de l'industrie. Les pages du *Capital* sont convoquées comme un fil d'Ariane dénonçant cette « fête de la mégalomanie bourgeoise » (p. 73). La centralité des objets et le recours à l'exotisme suscitant la fascination l'emportent sur la vertu pédagogique des processus de fabrication. L'ouvrier est soit déguisé, soit exclu et jusqu'au prix des objets disparaît, cédant à la nécessité du fétichisme, « *refoulant aussi bien la valeur d'usage que les logiques d'échange* » (p. 90).

- 7 S'éloignant de l'évidence du mall américain, Marc Berdet commence les fantasmagories postmodernes (3^{ème} partie) par l'exemple de Disneyland. Mais si ce monde correspond, aux yeux du cinéaste russe Eisenstein ou pour Walter Benjamin, au « meilleur avenir socialiste » voire au paradis, les années verront Mickey Mouse et ses compagnons perdre leurs caractéristiques subversives au profit d'une normalisation de leurs mœurs, à l'image d'une régulation de l'espace autour de dichotomies primaires et astreintes aux nécessités du capital : « le parc déroule une histoire mythique », relatant l'histoire de l'homme, « parti de frustes conditions naturelles de l'âge de pierre [...] Disneyland scénarise ainsi un récit américain concernant rien moins que l'origine de l'humanité et son devenir. Sa féerie découle d'une telle aventure. » (p. 173). Ce détour annonce la description fine des malls qui, sur le modèle américain, se sont diffusés de par le monde, occupant toujours davantage d'espace. Le premier du nom échappe aux intentions socialisantes de Victor Gruen, son concepteur, désireux de condenser la fonction commerciale pour en finir avec une esthétique dévastatrice et de créer ainsi « un centre névralgique des banlieues exsangues » (p. 185) en ramenant la nature au centre, de fournir un espace public dans ce qu'on nommerait aujourd'hui un cœur de ville. Mais la logique de concurrence a vite raison de l'utopie, et, à partir des années 1980, chaque ville tente de s'armer de l'un de ces « lieux postmodernes » (p. 194), pensé dans des proportions gigantesques et concentrant à lui seul et autour de la fonction marchande toutes les velléités de ville. Œuvrant à l'affadissement d'une société homogène, excluant les pauvres et les déviants, offrant une vue idéalisée des situations et des paysages, les malls de l'époque contemporaine demeurent le théâtre des fantasmagories du capital. A Las Vegas, allégorie du capitalisme mondialisé réduit à ses aspects les plus enchanteurs, c'est l'actualité internationale qui efface, à une plus grande échelle, les vestiges de l'orientalisme et les décors en stuc, ressouvenirs d'Afrique et de Moyen-Orient.

NOTES

1. L'un des principaux axes de la thèse de Marc Berdet, « Mouvement social et fantasmagories dans Paris, capitale du XIX^e siècle. La démarche historico-sociologique d'un chiffonnier », soutenue en juin 2009 à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne sous la direction d'Alain Gras, porte sur l'analyse des travaux de Walter Benjamin.
2. Marc Berdet emprunte le concept de « *chronotope* » au critique littéraire russe Michael Bakhtine (BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978).
3. Le fantascopie désigne un appareil de projection et d'animation des images, créé au 18^{ème} siècle.

AUTEUR

ANAHITA GRISONI

Anahita Grisoni a soutenu une thèse de sociologie en janvier 2011 à l'EHESS. Elle est actuellement post doctorante dans l'UMR5600 Environnement, Ville, Société et enseigne les sciences humaines en école d'architecture.